

Salah Djebbar

Quarante-deux
histoires de Djeha



*A mes six petits enfants :
Lina, Rayane, Hanna, Dorya, Wail et Jude*

El Khroub le 02 Avril 2013
S.Djebbar

Quelqu'un a dit : « Je ne te demande pas qui tu es, ni ta couleur de peau, ni tes idées politiques, ni tes convictions religieuses seulement : « Sais-tu aimer ? Peux-tu souffrir ? »

Je te dirais aussi que personne ne peut atteindre la perfection, mais la gloire de chacun est d'y marcher, car la perfection n'est réservée qu'au Seul Créateur ! »

Présentation de « Choix & Satisfaction »

Mon essai autobiographique est l'histoire d'un jeune villageois, issu de l'ancien département de Constantine, devenu instituteur de l'enseignement public.

A dessein, j'ai entamé mon livre par une présentation assez succincte de mon village en insistant particulièrement sur la vie et les habitudes de l'époque, en me propulsant dans la première moitié du siècle dernier.

C'est aussi la présentation d'un pays particulier, avec sa morphologie géographique, politique, économique et traditionnelle. C'est également le désir de faire connaître une contrée lointaine, méconnue encore maintenant pour certains, ou de raviver certains souvenirs, qui commencent à s'estomper pour d'autres.

Tout au long du parcours de cicérone, qui est le mien, j'ai tenu à le décrire et à le présenter avec objectivité, sans aucun maquillage ou remplissage fictif.

Je pense et sais pertinemment que quelques-uns d'entre mes lecteurs éprouveront peu-être beaucoup de peine en se remémorant certains souvenirs ou détails. Extériorisés, un chagrin, une peine, un état d'âme perdent de leur acuité et vous aident à vous libérer, ne serai-ce que partiellement, comme après une séance de déclamation sauvage et bruyante au bord d'une plage déserte, en présence de galets, ces témoins muets.

J'ai exposé les difficultés d'adaptation, en tant que jeune enseignant blédard, lors de mon arrivée dans un endroit que je n'avais jamais vu, et aussi, dans un milieu différent du mien.

Puis peu à peu, le courage, la témérité et le sérieux ont fini par assurer ma réussite ; j'ai goûté alors au bonheur, car je me suis haussé jusqu'au niveau de la mission bien remplie. Certes, ce n'est pas aussi facile que cela, mais ne dit-on pas que « A cœur vaillant, rien d'impossible ? »

I

La vie au village

*(Châteaudun du Rhumel aujourd'hui
Chelghoum Laïd)*

Je choisis volontairement l'âge de départ pour écrire ce livre, car c'est à ce moment, que tout mon récit est le plus fiable :

A dix ans parce que, à cet âge, je vécus chez mon oncle maternel, avec lequel j'avais passé par la suite toute ma tendre enfance. C'était un homme très brave, droit et aussi un travailleur acharné.

Il était craint non pas à cause de sa rigueur ou d'une méchanceté, mais bien à cause de sa personnalité très, très forte, et le respect qu'il suscitait, faisait qu'on était presque entièrement sous sa dépendance. Il ne profitait pas justement de cet ascendant, il fut même un grand rassembleur de la famille. Sa belle-mère et son beau-frère avaient été recueillis par lui, et c'est chez lui, qu'ils finirent leurs jours. C'est également chez mon oncle que sa tante maternelle finit sa longue vie, puisqu'elle mourut à un âge très avancé. Parmi la famille recueillie par cet

homme au grand cœur, il y avait sa jeune sœur et une cousine orpheline : tout ce monde a été accueilli à bras ouverts, je dirais même largement ouverts tout simplement.

Il n'avait même pas profité longtemps de sa retraite, il fut terrassé par une crise cardiaque dans les bras de son épouse, devant l'entrée des urgences de l'hôpital de Constantine. Qu'il repose en paix et que Dieu tout puissant lui accorde l'une des meilleures places au Paradis, parmi les heureux, dont l'œuvre essentielle durant leur passage sur la terre, fut l'amour pour son prochain et la disponibilité pour faire le bien autour de soi.

Il choisit d'être enseignant et il était connu pour toutes ses qualités humaines ; très sociable, il n'avait qu'une seule parole : il jouissait également d'une grande notoriété.

Il maîtrisait la langue française, avec une certaine aisance que ne pouvaient revendiquer que quelques-uns de ces grands de chez nous ! Il devait être de l'âge de Mouloud Feraoun. Il enseigna dans des bleds reculés, menant parfois une existence bien pénible. Très jeune, il fut orphelin alors qu'il était encore dans le primaire. Ma mère était son aînée, de quelques années, et mon père s'occupa de lui comme de son propre fils. Après son mariage je me retrouvai parmi ses élèves à Bazer, à une dizaine de kilomètres de Saint-Arnaud, aujourd'hui El Eulma.

De temps en temps, il m'emmenait au marché hebdomadaire à califourchon sur son vieux vélo, surtout au printemps, quand il faisait beau.

Comme j'étais habitué à lui, je n'étais pas dépaysé et je ne cherchais même pas à rentrer chez mes

parents, parce que je retrouvais la maison paternelle à chaque période de vacances scolaires. Je ne me souviens pas avoir souffert de cette séparation, il est vrai, que la sœur benjamine de ma mère, me chouchoutait beaucoup plus que ne le ferait son aînée.

Hélas ! Comme personne n'est éternel, tout ce monde a disparu aujourd'hui ; un peu trop tôt, surtout pour ma jeune tante, après un accouchement qui se serait mal passé pour cette malheureuse, qui nous a quittés à la fleur de l'âge : C'était au moment où la science balbutiait, encore, en médecine.

S'ils pouvaient savoir combien ils nous manquent et combien leur souvenir, même très lointain, nous est à la fois doux et pénible ! Qu'ils se rassurent, ils sont omniprésents en nous, tant que le souffle de la vie nous permettra de les évoquer, avec reconnaissance ; nous ne cesserons jamais de parler d'eux, tant ils nous ont imprégnés de leur droiture, de leurs principes et de leur noble éducation.

Après mes dix ans, je fus de retour chez mes parents, pour terminer ma première scolarité, mais je retournais passer mes vacances au sein de mon autre famille, à chaque fois qu'il m'avait été possible de le faire.

Donc, je devais avoir dans les dix ans environ, alors que je vivais dans un petit village du Constantinois sur les Hauts Plateaux de l'Atlas Tellien. Le climat y était dur, chaud, même très chaud en été, et très froid en hiver. Je me rappelle, certains matins de décembre, surtout après une nuit copieusement étoilée, les rebords des toits se paraient d'une belle frange de stalactites de glace qui pendaient aux gouttières, pareilles à du cristal de

l'éclat le plus pur. Il neigeait beaucoup, même un peu trop, peut être ; ceux qui étaient, assurément les plus à plaindre, étaient les campagnards que nous voyions en très grand nombre le jeudi matin sur leurs petits ânes gris, emmitouflés dans leurs burnous blancs ou leurs cachabias¹ brunes ; quelques-uns de ces cavaliers trônaient sur des bâts, alors que leurs frêles montures peinaient sous un poids trop pesant pour leurs frêles pattes courtes, et qui semblaient affairées à s'acquitter le plus rapidement possible de leur besogne, pour se débarrasser de leurs maîtres ; d'autres ne mettaient sur le dos de leurs montures du jeudi, qu'un sac plié en deux ; tout ce monde n'avait qu'un objectif : arriver au marché, les hommes, pour vaquer à leurs besoins et pour régler leurs affaires devant un café « djezoua »² ou un thé à la menthe poivrée, tandis que les petits bourricots bruns ou gris, au milieu de braiments assourdissants, retrouvaient à l'écurie, leurs congénères du jeudi.

Le retour avait lieu l'après midi immuablement, vers les quinze heures et, comme par hasard, c'était tout le petit monde du matin qui reprenait, le soir, le chemin du retour ; alors c'était une longue procession des mêmes bourricots, pliant lamentablement sous le poids des hommes et des emplettes du jeudi, qui reprenaient le sentier du matin. Je guettais cette scène que je n'aurais jamais oublié de suivre, juché sur un monticule non loin de notre demeure ; je suivais ce spectacle aussi loin que je pouvais, j'attendais chaque fois le moment où les silhouettes des visiteurs

¹ Cachabias : sorte de burnous fermé.

² djezoua : petite cafetière pour une tasse d'origine turque et yougoslave